

PHÉNOMÈNES DE MODE DANS L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE

par

Jean CLOTTES *

RESUMÉ

La mode se définit comme un suivisme a-scientifique, qui aboutit à des adhésions (ou à des rejets) irraisonnés de méthodes ou de concepts. En France, les phénomènes de mode sont favorisés par la conjonction d'un champ de recherche illimité ("archéologie totale"), d'un manque d'encadrement théorique explicite et d'une forte tradition empirique, comme le montrent divers exemples développés dans cet article. Les effets de la mode se manifestent au niveau du vocabulaire, de la recherche, et surtout de l'interprétation. Il est possible de distinguer des modes à des degrés divers : modes généralisées, spécialisées, ponctuelles. Les modes intercalent un prisme déformant entre l'archéologue et son objet d'étude : en prendre conscience est un préalable indispensable à une objectivité accrue.

ABSTRACT

Fashions can be defined as an unscientific tagging along, which entails an unreasoned rejection or adoption of methods and/or concepts. In France, the development of fashions is helped both by an unlimited field of research ("total archaeology"), a lack of explicit theory and a still strong empirical tradition, as can be shown from a number of examples discussed in this paper. The effects of fashions appear in the vocabulary, as well as on different levels of research and interpretation. It is possible to characterize several degrees in fashions, as they may be generalized, specialized, restricted. Fashions set up a distorting prism between archaeologists and their work : to be aware of their pitfalls is a prerequisite to a better objectivity.

* Chargé de Mission d'Inspection Générale pour l'Archéologie. 11, rue du Fourcat 09000 Foix (France).

“Il ne peut être question d'attitudes objectives devant les données archéologiques obligatoirement perçues à travers le prisme déformant du regard de l'archéologue. Ces idées sont à la mode, mais présentent l'avantage sur d'autres thèmes de l'air du temps de comporter une grande part de vérité.”

(Galinié 1980 : 69)

Il est vrai qu'au cours des deux dernières décennies, les articles, livres, colloques sur l'objectivité en matière d'archéologie ont fleuri, moins en France qu'ailleurs sans doute, malgré quelques belles réussites de la réflexion épistémologique (Schnapp éd. 1080; Delporte 1984; Gallay 1986). De ce point de vue, nous pourrions être taxés d'obéir à une mode. C'est peut-être vrai, mais il y a mode et mode.

L'acceptation d'une théorie, comme l'application d'une technique ou d'une réflexion nouvelles après vérification de leur adéquation avec les faits connus, de leur cohérence et de leur efficacité dans le cadre de recherches clairement définies, sont parfaitement légitimes. En ce sens, qu'une théorie ou une méthode qui ont fait leur preuves soient “mode” n'a rien qui puisse étonner ou choquer. Chaque époque porte l'accent sur tel ou tel aspect de la science, en fonction des lacunes constatées, de découvertes fortuites, des avancées dans les techniques et les théories. Les progrès ne s'accumulent pas de façon linéaire, mais par à-coups, des zones sont plus ou moins brillamment éclairées tandis que d'autres restent provisoirement dans l'ombre. Ce n'est donc pas cette acception du terme “mode” qui sera retenue ici.

En revanche, il est des adhésions ou des rejets irraisonnés qui ressortissent bien d'un effet de mode, car ils trahissent des comportements ou des démarches sans support scientifique véritable. Ce sera le cas lorsque des méthodes ou concepts seront rejetés sans discussion, pour la seule raison qu'“ils ont fait leurs temps”, qu'ils sont à contre-courant (voire trop en avance...), ou quand on appliquera des techniques inadaptées à leurs objet parce que “modernes”, ou encore lorsqu'on se ralliera à des théories mal étayées simplement parce qu'elles sont au goût du jour. La mode se définit ainsi comme un suivisme a-scientifique.

Comme pour tous les phénomènes de mode et dans tous les domaines, les causes de ces comportements ont des racines diverses. Souvent jouera la simple séduction du neuf, probablement basée sur une croyance diffuse et implicite en un progrès constant, ce qui est récent devant par nécessité intrinsèque marquer une amélioration par rapport à ce qui précède. Une attitude voisine, bien que plus motivée, sera la réaction contre certains abus du passé, avec retour du balancier qui ira d'autant plus loin que la mode antérieure était plus répandue (cf. ci-après la réaction contre le diffusionnisme). La sécurité apportée par le conformisme ne doit pas être négligée : il est réconfortant de se sentir “dans le vent” (de l'histoire, bien sûr) ou “à la pointe du progrès”, out tout simplement de faire comme les autres. Rien n'est plus dévalorisant, à l'inverse, que de s'exposer au reproche, fût-il non argumenté, d'être “dépassé”. L'intérêt, au sens le plus matériel et le plus prosaïque du terme concourt au renforcement des modes, lorsqu'elles commencent déjà à être établies : par exemple, la tentation sera grande (et combien y succombent !) d'étoffer un rapport ou un ouvrage d'une quantité d'analyses ou d'études dites “multidisciplinaires”, même si elles n'apportent pas grand chose au sujet traité, si l'on croit, à tort

ou à raison, que ce faisant on accroîtra sa réputation de chercheur sérieux ou ses possibilités d'obtenir des crédits.

*
* *

“Notre connaissance du passé vaut pour autant que sont fiables nos méthodes inférentielles concernant nos observations à partir des données archéologiques” (Binford 1980 : 31). Ces méthodes inférentielles comprennent tout autant les théories explicatives et les modèles qui en découlent que les techniques appliquées à la récolte des données brutes et à leur interprétation. “Les vestiges sont statiques” (*op. cit.*), alors qu'ils sont le produit de processus dynamiques complexes que les techniques d'inférence devraient dans l'idéal nous permettre de découvrir.

C'est à ce stade que les phénomènes de modes sont susceptibles de jouer un rôle en orientant, voire en dévoyant les méthodes inférentielles.

Ces méthodes, dans notre pays, n'ont que très exceptionnellement (A. Leroi-Gourhan à Pincevent) été mises en oeuvre à la suite d'une réflexion théorique approfondie et d'une philosophie de la recherche pleinement et lucidement élaborée. Elles ont plutôt acquis droit de cité par accréions successives (Schnapp 1980 : 14), par la vertu d'exemples adoptés peu à peu, souvent non sans réticences (par exemple, influence de B. Soudsky, à la fin des années 60, sur les grands décapages et projet de la Vallée de l'Aisne). De sorte que se sont graduellement accrues d'une part la somme des informations jugées à présent indispensables lors de toute fouille (Whallon 1985-1986 : 23), d'autre part le nombre et la diversité des techniques.

La défiance des archéologues français pour les débats conceptuels et les discussions sur les théories de la recherche, à quelques exceptions près (Gardin 1979), contraste fortement avec l'attitude de nos collègues anglo-saxons, même si une “forte tendance a-théorique, fondée sur l'idée le plus souvent implicite que notre compréhension du passé est fonction du degré auquel nous accumulons et organisons des “faits” ” (Whallon 1985-1986 : 23) existe toujours outre-atlantique. En France, il a fallu attendre la création de la revue *Les Nouvelles de l'Archéologie*, tout à la fin des années 70, pour que des articles destinés aux archéologues “de base” traitent explicitement et de façon régulière de problèmes théoriques (dossiers sur l'ethnoarchéologie, l'archéologie théorique, la *New Archaeology* et l'archéologie aux Etats-Unis, etc.). Dans le présent article, il sera largement fait appel à eux. Mais il serait probablement impensable d'envisager l'organisation de colloques sur l'archéologie théorique comme ceux qui se tiennent en Angleterre depuis des années. Ce constat, à l'occasion en forme de *mea culpa*,¹ a été fait très souvent, y compris au cours de ces dernières années (Otte 1983-1984 : 51; Gallay 1986 : 19), parfois ironiquement : “Si on peut vous demander des comptes sur beaucoup de choses, voire vous priver de travail, ce n'est certainement jamais par insuffisance théorique” (Cleuziou et Demoule 1980 : 14-15). J. Garanger, remarquant que les chercheurs se défient des modèles théoriques, déplore que “tout ceci entrave l'émergence, en France, d'une pensée nouvelle sur la préhistoire et sur les processus généraux d'évolution culturelle” (1986 : 23). Il attribue ces

¹ Le présent article peut être considéré comme tel, son auteur étant pleinement conscient d'être souvent tombé dans certains des travers qu'il expose.

lacunes, sans doute avec raison, à une formation universitaire inadéquate. Les techniques et les approches peuvent changer mais pas nécessairement la perspective théorique, comme le constata J. Sackett (1981) à propos de la généralisation des récoltes aussi exhaustives que possible, des études paléoenvironnementales et paléoethnologiques, des méthodes quantitatives, etc.

L'un des plus éminents préhistoriens français contemporains, parfaitement conscient par ailleurs de la précarité de l'objectivité (Delporte 1984 : 14, 64, 139) et du caractère tout relatif de l'exhaustivité (p. 89), exprime clairement l'opinion la plus communément répandue : "La perspective, ou si l'on veut, l'objectif immédiat, ne sera donc pas de rêver de grandes théories ou de vastes systèmes explicatifs, mais de rechercher les moyens les plus adéquats en vue de *recueillir*, avec exhaustivité et précision, *l'information*, qu'elle soit *intrinsèque* ou *extrinsèque*, la plus abondante et la plus objective" (Delporte 1984 : 135).

A cette définition d'une archéologie à la fois globale et empirique, la plupart des archéologues français souscriront. Les buts explicites de l'archéologie actuelles sont des plus vastes, puisqu'ils visent à la connaissance de l'homme antique dans *toutes* ses activités (Berthoud 1980 : 135; Garanger 1986 : 19; Goudineau et Guislaine 1989 : 21). Pour répondre à ces objectifs se sont développées les études spatiales (détermination des activités journalières, voire des relations sociales), environnementales (y compris les recherches portant sur l'interaction de l'homme et du milieu), celles sur l'économie ou la fonction des outils. Les recherches chronologiques bénéficient des techniques améliorées du ^{14}C (accélérateurs) et des autres méthodes physiques (thermoluminescence, ESP, paléomagnétisme, etc.), ainsi que des disciplines comme la dendrochronologie, la palynologie, la paléontologie etc. (cf. *Le Temps de la Préhistoire* 1989 : vol. 1).

Cette ambition, depuis quelques années affichée, d'une archéologie globalisante est, d'une certaine façon, un acquis oblique de la *New Archaeology*, selon laquelle "la recherche archéologique doit tendre à une *vision globale*" (Galley 1986 : 74), même si elle ne s'inscrit pas dans une perspective conceptuelle bien définie.

La conjonction d'un champ de recherche illimité et d'un manque d'encadrement théorique explicitement formulé, ajoutée au legs du passé et à la tradition empirique toujours vivace, concourt à faire de la France, comme l'a dit L.-S. Klejn (1980 : 296), le "centre mondial" de l'archéologie descriptive. L'empirisme "naïf" (Chalmers 1978) qui consiste à croire que l'on peut tout observer et analyser, a depuis longtemps été dénoncé par de multiples auteurs (plus récemment, cf. Gallay 1986 : 16-20, 57-61; Lewis-Williams et Dowson 1989 : 48-50), même si "la démarche empirique (...) restera, quoi qu'on fasse, dominante et fondamentale" (Gallay 1986 : 210) et si on lui doit d'incontestables succès (*op. cit.* : 227).

L'empirisme ambiant, qui équivaut à un consensus mou puisque sans débats préalables, favorise à l'évidence la naissance et le suivi de modes, car le bien-fondé théorique des méthodes et stratégies ne sera pas ou très peu discuté. Quelques exemples illustreront ce propos.

L'amélioration des techniques de fouilles au cours des deux ou trois dernières décennies a été des plus bénéfiques et a fait faire des progrès spectaculaires à l'archéologie. Il n'est évidemment pas question de revenir sur ces acquis ou de diminuer leur portée. Mais croire en un progrès toujours croissant dans ce domaine et penser que la fouille actuelle "est moins bonne que

celle qui sera effectuée dans 20 ou dans 50 ans" (Delporte 1984 : 62-63) relève vraisemblablement de l'illusion. Dans 50 ans, et même bien avant..., les problèmes à résoudre ne seront sans doute plus les mêmes et les méthodes changeront en conséquence, mais pas nécessairement la finesse ou la minutie du travail de terrain, qui finit (ou finira) par atteindre un stade au-delà duquel les informations à attendre sont sans commune mesure avec la somme du travail accompli. Si on tamise à l'eau 10 seaux de sédiments avec une maille suffisamment fine, on récoltera peut-être les os de 10 ou 15 espèces de micro-mammifères; si on en tamise 100, on accroîtra ce nombre de 2 ou 3; et si on en tamise 1.000, peut-être de 1 ou pas du tout; et si on réduit la maille du tamis les résultats ne changeront guère. Fondamentalement, la recherche archéologique repose sur l'évaluation d'un échantillon, forcément limité et tronqué (Delporte 1984 : 19). Les méthodes d'évaluation de la pertinence de l'échantillon sont beaucoup plus susceptibles de changements et d'amélioration que le raffinage toujours plus poussé de l'échantillon lui-même.

L'effet de mode commence lorsque la méthode prend le pas, par suivisme irraisonné, sur la stratégie de recherche et l'objectif à atteindre. Pour prendre un exemple extrême mais plus fréquent qu'on ne pourrait le croire, relever avec la plus grande minutie tous les vestiges d'un remplissage remanié (terrier², comblement de puits ou de fosses, etc.) ne se justifie généralement pas et constitue une perte de temps et d'argent, au détriment de recherches véritables. L'hyper-minutie inutile a été dénoncée (Cleuziou et Demoule 1980 : 91; Ferdière 1980 : 41; Gallay 1986 : 231). L'objection courante à de telles remarques critiques consiste à exprimer la crainte d'un abaissement de la qualité des fouilles et d'un retour à un passé gratouilleur, ce qui est faire fi de la maturité de la recherche moderne où il devrait être possible de procéder à des choix, fussent-ils douloureux, pourvu qu'ils soient bien étayés, argumentés et adaptés au type de recherche poursuivie (cf. sur ce problème *in* Duday et Masset 1987 : 56-57).

Cette adéquation de la méthode et des objectifs, dont dépendent les résultats finaux, devrait fonder le jugement sur le succès ou l'échec d'une recherche, et non le plus ou moins grand degré de minutie de la fouille, ni même la nature de la stratégie employée considérée dans l'absolu. Après les premiers résultats obtenus à Pincevent, les décapages sur de vastes surfaces, seuls susceptibles de mener à bien des études palethnologiques, ont connu une grande vogue et de beaux succès (Etiolles, Verberie, Villerest, Gönnersdorf, etc. etc.). Dans les cas cités (et dans bien d'autres), une stratégie qui avait fait ses preuves et constituait un grand progrès méthodologique a été légitimement adoptée. En revanche, l'effet de mode joue d'une part si l'on essaie indûment d'appliquer cette méthode à des gisements aux statigraphies beaucoup plus complexes comme le sont souvent les habitats en grottes (Gallay 1986 : 247, 254) ou à certains sites urbains (Courbin 1987 : 333), d'autre part si on critique voire sanctionne un fouilleur pour ne l'avoir pas suivie alors que la nature du site ne le permettait pas.

Le consensus mentionné ci-dessus, en effet, se cristallise en une sorte de doctrine officielle, susceptible d'ailleurs d'évolution(s), qui se traduit par les recommandations exprimées dans les Programmes du Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique, et surtout par les décisions prises au niveau de la Sous-Direction de l'Archéologie du Ministère de la Culture après avis de ce Conseil. Cet organisme, le C.S.R.A., est formé par les représentants, en grande majorité élus, de tous les corps scientifiques traitant de l'Archéologie en France. Il exerce une très forte

² "Les archéologues doivent rester des ethnologues et des historiens et ne pas se transformer en spécialistes du mode de vie des rongeurs" (Gallay 1986 : 231).

influence, par les arbitrages rendus, les crédits affectés, l'accent porté sur tel aspect plutôt que sur tel autre, sur la conduite et l'évolution de la recherche de terrain. Des efforts non négligeables ont été accomplis, au cours des quatre dernières années (1985-1989), pour définir des priorités et même des stratégies de recherche. Cela fut fait, par la force des choses, de façon pragmatique, c'est-à-dire en recueillant les avis des uns et des autres dans le cadre de programmes, chronologiques ou thématiques, préalablement fixés, et non à partir d'une réflexion théorique. En conséquence, à l'intérieur de chaque programme des priorités ont été établies et des axes de recherche tracés, avec le concours de très nombreux spécialistes, et cela marque une avancée considérable par rapport à un passé récent, mais les programmes n'ont pas été évalués les uns par rapport aux autres. Une hiérarchisation formelle, d'ailleurs, n'est peut-être ni souhaitable, – il ne faut pas figer la recherche –, ni pratiquement réalisable, – chaque spécialiste ne jure que par l'importance de son domaine de travail, et qui, sinon des spécialistes, pourrait procéder aux évaluations ?

Nous en revenons à la notion diffuse d'une archéologie totale, dont les contradictions éclatent lorsqu'elle est confrontée aux urgences des destructions et des sauvetages qui s'ensuivent. A. Gallay, à ce propos, écrit que “les partisans de ces opérations avancent souvent que chaque site est unique, et qu'il faut par conséquent tout sauver”, cette idée étant “une conséquence malheureuse des stratégies de recherches qui se veulent exhaustives”, alors que “la matière archéologique est peut-être plus redondante qu'on ne le pense” (1986 : 245-246). La conséquence en est que “l'on accumule des données qui ne seront jamais analysées, car elles ne répondent à aucun objectif clairement défini” (p. 240).

Plutôt que la notion d'*unicité* des sites archéologiques, ce qui est en cause, à mon avis, serait l'idée voisine mais différente, largement répandue, qu'un site en vaut un autre, alors que la valeur pour la reconnaissance du passé de l'Homme d'un habitat du Mindel-Riss, par exemple, est hors de toute proportion avec celle de sites beaucoup plus récents fouillés à de très nombreux exemplaires.

De vives critiques à ce sujet ont été récemment formulées dans *Les Nouvelles de l'Archéologie* : “– Le choix des opérations n'obéit à *aucune politique scientifique*, mais dépend de l'argent de l'aménageur; – le *désir de tout sauver* conduit souvent à de piètres résultats et quelques fois à la destruction de sites-clefs sur lesquels on a eu le tort de ne pas concentrer l'effort” (N.A. 1988 : 31). Le manque de publications et l'“accumulation répétitive de données non étudiées” (*op.cit.*) sont également dénoncés (cf. aussi N.A. : 1986-1987 : 51, 53). F. Bostyn et L. Vallin (1988 : 10-12) soulèvent exactement les mêmes problèmes et ajoutent que, dans les grands travaux qui absorbent actuellement la grosse majorité du potentiel archéologique français, “la Préhistoire est très souvent absente”, et que “si les fouilles urbaines sont privilégiées, la Préhistoire est laissée de côté” (p. 11)³.

Ces effets pervers sont indiscutables, tout comme l'est à l'inverse l'accroissement considérable des connaissances dû aux sauvetages, surtout en matière d'archéologie récente et urbaine. Il est vrai aussi que la mode commence à tourner et que, de plus en plus, des choix

³ Constatation qui n'est pas uniquement hexagonale, “Any deeply buried sites, in particular those of prehistoric date will not be revealed. Prehistoric sites also, due to the usually tenuous nature of the remains, may also not be immediately apparent” (J. Rady : *Eurotunnel : Stage III Archaeological works*, rapport du Canterbury Archaeological Trust, *Nouvelles de l'Archéologie*, 1988, n° 32, cité p. 11).

drastiques sont faits pour répondre à de vraies questions, au lieu de fouiller tout ce qui se présente. Par exemple, ce fut le cas sous la direction de A. Delpuech, à l'automne 1989 sur le futur tracé de l'autoroute A5 dans la Basse Bourgogne.

L'empirisme d'une archéologie tous azimuts a induit une vogue sans précédent, plus ou moins bien contrôlée, des analyses de tous types; si l'archéologie théorique ne fait pas recette en France, il en va fort différemment de l'archéométrie!... Cette vogue, très bénéfique au développement de l'archéologie, a néanmoins suscité des abus et des effets de mode divers, dont les spécialistes des laboratoires, appelés aujourd'hui "archéomètres", ont été les premiers à souffrir et à se plaindre (Picon 1979 : 7, 9 : Langouët 1979 : 19; Berthoud 1980; 135-137; 1984 : 54, 57-58). Ces abus sont en gros de deux types (analyses injustifiées; interprétations abusives) et résultent de la même cause profonde, à savoir le sentiment que des analyses par les sciences dites exactes apportent une caution scientifique et valorisent un travail de recherche⁴, ce qui bien entendu n'est vrai que dans la mesure où ces analyses sont parfaitement adaptées à un problème précis à résoudre. Or, malgré les mises en garde répétées des archéomètres, les demandes d'analyses inutiles sont légion! Par exemple, J.-Ph. Rigaud, directeur du Centre National de Préhistoire (Périgueux), a reçu dans les trois dernières années plusieurs demandes d'analyses palynologiques destinées à *dater* des fossés néolithiques et de l'Âge du Fer, ainsi que des demandes d'analyses sédimentologiques pour *dater* des niveaux holocènes.

Le phénomène est accentué par le développement des grands sauvetages financés à 100 % par les aménageurs. Ces grosses opérations sont en effet conduites avec des crédits sans commune mesure avec ceux attribués par l'Etat aux fouilles programmées, et le chapitre "analyses" y est un *must*. Or, au moment où s'engagent les négociations financières, c'est-à-dire avant la fouille, il est le plus souvent impossible de savoir quelles analyses seront légitimes ou non, de sorte que les sommes considérables de ce chapitre sont en fait laissées à la seule discrétion du responsable du chantier et à la perspicacité des laboratoires auxquels il s'adresse. La création récente de laboratoires commerciaux de services n'est pas, dans ce domaine, le plus sûr garant que ces sommes seront toujours employées à bon escient. L'un des effets pervers, et non des moindres, de cette situation est que les laboratoires sont engorgés de demandes payantes qui relèguent bien entendu à des dates ultérieures des analyses scientifiquement plus rentables, mais moins bien dotées sur le plan financier.

Cette "mode des études multidisciplinaires" (Gallay 1986 : 278) "n'est qu'une des facettes des problématiques dites exhaustives, et procède du même type d'illusion" (p. 279). Elle se traduit fréquemment au niveau des publications par la parution de gros ouvrages où sont juxtaposées des analyses nombreuses qui gonflent le nombre de pages sans apporter de renseignements pertinents, au prétexte souvent invoqué qu'il faudra de nouvelles études du même type pour être à même d'en tirer (quand ?) des conclusions.

L'autre aspect pernicieux du phénomène est l'usage abusif des analyses, dû à une mauvaise compréhension de leurs limites et de leurs possibilités, malgré là encore les efforts méritoires des archéomètres pour éclairer les archéologues à ce sujet. Par exemple, il est vain d'espérer établir les phases successives d'une nécropole mérovingienne qui a duré un siècle et demi ou deux au maximum au moyen de trois datations ¹⁴C, compte tenu des sigmas de chacune de ces datations

⁴ Cela explique la mode des mathématiques en archéologie dans les années 1970 et celle de l'ordinateur dans les années 80.

qui se recouperont inévitablement. De même, les spécialistes du radiocarbone ne peuvent que s'insurger lorsque, comme c'est très souvent le cas, des dates sont données comme absolues, sans leurs sigmas, encore plus quand, sur les quatre couches de la grotte de La Vache (Ariège) (il s'agit d'ailleurs de niveaux artificiels à l'intérieur d'une même couche sans subdivisions apparentes), la couche IV étant datée par le radiocarbone de 10.900 BC (± 60 , non cité) et la c.II de 10.590 BC (± 105 , *id.*), la couche III est "estimée" à 10.745 et la couche I à 10.435 (Nougier 1984 : 173).

Ces aberrations traduisent peut-être aussi une certaine fascination naïve pour les sciences exactes, surtout lorsqu'elles mettent en oeuvre des techniques que nous ne sommes pas armés pour contrôler ou dont les modalités nous échappent en grande partie sinon totalement. Deux exemples, pris dans des domaines très différents, illustreront cette mode du scientisme.

Lorsque A. Marshack a publié sa théorie des notations (1972) il s'est efforcé d'être aussi objectif que possible, mais il n'a pas *prouvé* qu'il s'agissait bien de notations, il a *cru* qu'il l'avait fait, comme l'ont démontré dans une brillante analyse J.-D. Lewis-Williams et T.-A. Dowson (1989 : 48 : 50) en démontant le mécanisme d'une recherche alors nouvelle et prometteuse, mais où la subjectivité intervient néanmoins, quasi inévitablement, à toutes les étapes. L'acceptation des dires de A. Marshack et leur application à d'autres objets du même type sans vérification préalable par une demi-douzaine au moins d'excellents chercheurs (cités par D'Errico 1989 : 498) a très certainement été favorisée par son usage du microscope qui prête une objectivité fallacieuse à des observations que d'autres analyses par les mêmes méthodes battent en brèche (*op. cit.*).

Autre exemple, qui prouve bien que la mode du scientisme et les réactions qu'elle génère sont des plus répandues et pas seulement propres à la France : lorsque B. Vandermeersch et O. Bar-Yosef ont attribué les sépultures d'Hommes modernes de Qafzeh à une époque très ancienne, évaluée à environ 100.000 ans à partir d'arguments archéologiques solides, l'incrédulité du milieu scientifique a été totale et leur évaluation fut très généralement récusée. Alors que, quelques années plus tard, quand furent connues pour le même site des dates de l'ordre de 90.000 à 100.000 ans obtenues par la thermoluminescence (Valladas *et al.* 1988), l'acceptation par la communauté des spécialistes fut immédiate, pour ne pas dire enthousiaste.⁵ Est-ce à dire que les méthodes de datation physiques sont reconnues comme indiscutablement plus objectives et fiables que les méthodes archéologiques ? C'est là un point qui mériterait discussion. On constate cependant que ce n'est pas toujours le cas, à en juger par la façon dont les archéologues procèdent lorsque des datages par le radiocarbone donnent des résultats jugés "aberrants" par rapport à ceux des autres méthodes. A chaque conflit de résultats on invoque alors des contaminations vers le haut ou vers le bas, et c'est le radiocarbone qui est souvent mis au ban des accusés. Ces attitudes sont contradictoires et malaisément explicables. Risquons une hypothèse : leur raison profonde pourrait être que le radiocarbone est devenu beaucoup plus familier que les autres types de datation absolue. Comme la palynologie, la sédimentologie et la paléontologie animale, il fait partie de l'arsenal des méthodes couramment employées et a perdu toute aura. la méthode a pour ainsi dire été digérée et est passé dans les moeurs, malgré quelques aberrations dans le comportement de certains de ses usagers (cf. *supra*). Tandis que les datations TL ou ESP ou autres pour les périodes très anciennes tombent encore comme des verdicts ou des oracles et sont parfois acceptées comme tels. Précisons que ce n'est pas mettre en cause leur

⁵ Faits rapportés par L. Meignen lors de sa communication au Congrès Préhistorique de France (Paris, novembre 1989).

validité que de signaler des ambiguïtés troublantes dans la manière dont sont acceptés ou non les résultats des diverses méthodes.

Nous venons de voir que l'empirisme dominant et l'objectif affiché d'une archéologie totale ou globale tendent à induire des effets de mode, entre autres dans l'hyperminutie pour la recherche de terrain, ou l'application plus ou moins mal à propos de certaines méthodes dévoyées de leurs buts premiers dans le domaine de la fouille et des analyses, ou dans l'interprétation de ces dernières, enfin dans la vogue du scientisme.

La mode naît aussi, très souvent, en réaction contre un passé abusif, qu'il s'agisse d'une voie de recherche trop exclusive ou d'une mode véritable qui sera ainsi remplacée par une autre. Cette cause ("le retour du balancier", déjà cité) est déterminante dans une majorité des cas et la mode nouvelle sera d'autant plus vivace et, partant, d'autant plus dangereuse pour l'objectivité de la recherche que celle qui précède aura été puissante et bien enracinée. Ces phénomènes de mode se manifesteront à un triple niveau; celui du vocabulaire, celui de la recherche, celui surtout de l'interprétation.

Le vocabulaire n'est évidemment pas neutre et ses modifications recouvrent des concepts divers. Ainsi, la vogue assez amusante du terme de "problématique", que l'on retrouve depuis quelques années mis à toutes les sauces, se veut une réaction à l'absence, souvent regrettée, d'objectif défini et de théorie explicite de la recherche. Or, lorsque, comme c'est si fréquemment le cas, la problématique exprimée est des plus vagues ("étudier le peuplement et l'implantation humaine à telle période dans telle vallée, dans son contexte paléoenvironnemental"), on ne dépasse pas le stade du suivi d'une mode. Notons à ce propos qu'il est de bon ton de nos jours d'émailler ses articles ou rapports de certains termes employés à plus ou moins bon escient : taxonomie, saisonnalité, archéologie spatiale, processus d'anthropisation, diachronie, biomasse, etc. etc. Les "modèles" et "attributs", après l'avoir été, sont beaucoup moins *in*.

A l'inverse, d'autres expressions deviennent quasiment taboues. Il en est ainsi des "fossiles directeurs" qui jouirent jadis d'un si grand succès. "Les termes de fossiles indicateurs ou de marqueurs chronologiques leur sont désormais préférés" (Camps-Fabrer 1988 : 23). La réaction, dans ce cas, va à l'encontre d'un système trop rigide où l'équivalence d'un type d'outil avec une civilisation ou une période était peu à peu devenue un dogme. Néanmoins, il existe sans aucun doute des outils exclusivement caractéristiques d'une culture définie. Qu'on les appelle comme l'on voudra, il s'agit bien de nos anciens fossiles directeurs, et ce qui importe, c'est qu'ils sont toujours utilisés comme tels, par exemple lorsque H. Camps-Fabrer constate que "les sagaies d'Isturitz (...) constituent un bon marqueur chronologique du Périgordien V à burin de Noailles" (*op. cit.*). Ce type de remarque est des plus courants, au point que, la notion de fossile directeur correspondant à une réalité archéologique certaine et présentant encore quelque intérêt pratique (cf. les pointes à cran solutréennes, les harpons du Magdalénien supérieur, les décors des céramiques campaniformes ou chasséennes, etc.) nombreux sont les auteurs à qui il arrive (par inadvertance ?) d'employer ce terme, et qui, ayant conscience d'avoir enfreint un interdit, jugent alors indispensable de s'en excuser... Ce fut le cas à diverses reprises lors de la session "Paléolithique supérieur" du Congrès Préhistorique de France (Paris, Novembre 1989)

(cf. aussi Utrilla 1987). ⁶ Le changement de vocabulaire sans changement corrélatif du concept correspond donc à un effet de mode certain.

Le discrédit, plus apparent que réel, des fossiles directeurs, va de pair avec celui de la typologie, surtout d'ailleurs, assez curieusement, de la typologie lithique, car la recherche en matière de typologie osseuse, grâce sans doute à l'impulsion de H. Camps-Fabrer, se porte très bien (nombreux colloques, parution de fiches analytiques, etc.), de même que celles sur la typologie métallique ou céramique.

“Les tendances les plus récentes de l'archéologie n'accordent guère d'attention à la typologie, quand elles ne l'ont pas simplement renvoyée au rayon des accessoires démodés. Qu'elles soient écologiques, processuelles ou les deux à la fois, ces tendances paraissent considérer que la typologie visait à résoudre des questions qui ne sont pas le but de l'archéologie, avec une méthode empruntée au modèle biologique du XIX^e siècle” (Cleuziou 1983 : 100). Ce n'est alors plus seulement le vocabulaire mais une voie de recherche qui est en cause. Une chansonnette de D. Roe et P.-J. Watson exprime à la fois ce discrédit et illustre à merveille l'importance et les voies de la mode :

*“I am the very model of a modern Archaeologist :
A geoethnoarchaeoeconomobiologist. (...)
I've hired a taphonomer and fired my typologist.”*
(Cité in N.A. 1985-1986, n° 22 : 21).

Or, le développement de nouvelles techniques (études des types d'usure, chaînes opératoires, remontages et leurs implications) ne périme pas pour autant la typologie lithique morphologique (Camps 1979 : 138), car ces recherches ne poursuivent pas les mêmes buts. D'ailleurs, la typologie a été défendue sur un plan général par un éminent théoricien de l'archéologie (Klejn 1982). Le commentaire de S. Cleuziou (*op. cit.*) sur les réactions défavorables susceptibles d'être causées par la parution de cet ouvrage est éclairant : “On risque fort de lever les bras au ciel dans certains milieux archéologiques, devant ce qu'on considère comme un formalisme outrancier et dépassé. On aura tort. Klejn ne nie pas la valeur des approches économiques, ou des études processuelles, mais des notions comme type et culture sont vraisemblablement présentes jusque dans ces travaux, même si elles sont ignorées.”

Il est évident que ce commentaire dénonce des phénomènes de mode à deux niveaux; celui, négatif, de la prévisible réaction instinctive, irraisonnée (“lever les bras au ciel” n'a jamais remplacé un argument) devant une opinion à contre-courant; mais aussi l'absence de lucidité qui fait ignorer ou rejeter des notions de base considérées comme dépassées.

En matière de lithique, depuis une dizaine d'années, l'analyse fonctionnelle a très largement supplanté l'analyse typologique, même si celle-ci reste indispensable. C'est l'analyse fonctionnelle qui apparaît comme une recherche de pointe. Ses buts, ses moyens et ses limites

⁶ “Le moment n'est pas favorable pour parler des fossiles directeurs, depuis que, à partir des années soixante, de nombreux chercheurs se sont employés à les démythifier. (...) Cependant, bien qu'on ne puisse affirmer de façon absolue qu'il y ait des thèmes exclusifs d'une culture déterminée, on en est venu à observer, ces dernières années, qu'il existe des conventions techniques de représentation qui s'attachent de préférence à des époques concrètes. C'est à ces conventions que nous allons nous référer sous le terme de “fossiles-directeurs”” (Utrilla 1987 : 85).

ont, chose rare, été définis et exposés avec une parfaite clarté presque dès le début des recherches (Cahen, Karlin, Keeley, Van Noten 1980). Les remontages, dont les deux visées premières étaient l'organisation de l'espace (dispersion des éléments d'un même nucleus) et les restitutions des techniques et d'une suite de gestes, ont permis de mettre en évidence, à Etiolles, plusieurs niveaux d'expertise et de distinguer des tailleurs excellents, d'autres moins habiles, et certains très peu expérimentés (Pigeot 1983; Olive 1988).

Ces derniers ont particulièrement retenu l'attention, en raison des hypothèses d'ordre sociologique qu'ils permettaient. Des études spécifiques leur ont été consacrées, à partir d'observations faites à Pincevent : "L'apprenti d'Etiolles est à Pincevent, si l'on accepte l'observation des ethnologues qui associent chez les chasseurs-cueilleurs niveau d'apprentissage et classe d'âge, un *jeune* (...). Ainsi entrent en concordance un niveau de technicité et une tranche d'âge." (Bodu, Karlin, Ploux, *sous presse*; cf. aussi Ploux 1989). Le problème est dans ce cas le glissement de la notion de maladresse à celle d'apprenti puis à celle d'enfant, si plausibles que soient ces hypothèses. Mais elles sont ensuite considérées comme des vérités acquises et autorisent des conclusions beaucoup plus larges; "La présence des enfants suggère qu'il s'agit d'une cellule familiale composée d'hommes et de femmes, et non, comme cela avait été envisagé, un campement de chasse uniquement masculin" (*op. cit.*).

Les travaux mentionnés, menés avec une grande rigueur, apportent beaucoup à notre connaissance des Magdaléniens dans leurs activités journalières. On peut simplement se poser la question si, au niveau des *interprétations*, nous ne sommes pas confrontés à la constitution d'une mode, qui serait d'une part la recherche systématique de l'individu aux dépens des conventions et des traditions de l'époque (cf. dans le même ordre d'idée les travaux de J. Apellaniz sur l'art pariétal), d'autre part et surtout celle des enfants. La ligne de recherche visant à découvrir des enfants, en effet, n'est pas fortuite et ne découle pas directement des observations matérielles. Elle répond à une volonté d'étude sociologique qui, elle-même, constitue une véritable mode. Ainsi, quand une trace charbonneuse isolée, "entourée de huit éclats de silex et de quelques fragments osseux" est interprétée comme l'action possible de "deux ou trois enfants (...) qui se sont regroupés pour grignoter, entre copains, quelques fragments de carcasse" (*op. cit.*), parce que les éclats proviennent de différents amas de rejets et sont apparemment peu aptes à l'utilisation (cf. aussi Karlin, *sous presse*), il est permis de s'interroger...

Lors du Congrès Préhistorique de France (Paris, 1989), se remarquait parmi les posters une série de documents, au demeurant très bien présentés, sur les fouilles de F. Lebrun-Ricalens à Hui (Lot-et-Garonne), où la détermination de certains débitages par des enfants-apprentis était signalée. Peut-être un fait jusque-là occulté est-il ainsi révélé ? Peut-être aussi assistons-nous à la naissance d'une mode motivée par le comparatisme ethnographique et le biais sociologique déjà signalé ? Laissons à l'avenir le soin de trancher.

Les phénomènes de mode, nous le voyons, trouvent leurs champs d'action favori dans le domaine de l'interprétation, ou du moins c'est là qu'ils apparaissent avec le plus d'évidence lorsque des réalités archéologiquement identiques ou très proches suscitent simultanément ou successivement des explications complètement divergentes par simple référence à un modèle qui a changé avec l'air du temps. Cela se traduit sur le plan pratique par la minoration de certains aspects des données, alors que d'autres sont non moins systématiquement privilégiés. Cette adhésion à une mode, suivant les cas, peut être le fait d'une majorité des archéologues (mode

généralisée), d'une catégorie particulière (mode spécialisée), ou même ne concerner que quelques chercheurs influencés à titre personnel (mode ponctuelle).

Les modes généralisées, par leur effet d'entraînement, jouent un rôle majeur. Nous en citerons deux, parmi bien d'autres. Comme dans de nombreux cas, elles sont nées de réactions à des abus antérieurs.

Pendant longtemps, tout ce qui n'était pas immédiatement explicable était qualifié de "rituel". Il en fut ainsi de l'ocre. Puis, "l'irrationnel devient malséant, et c'est pourquoi l'ocre, entaché d'une lourde hérédité à cet égard, se voit quelque peu délaissée (...). Elle est discréditée (...)" (Audouin et Plisson 1982 : 40). On ne saurait mieux exprimer l'effet nocif d'un mouvement de la mode pour un certain domaine de la recherche. Aujourd'hui, les travaux des auteurs cités, ceux de C. Couraud, de G. Onoradini, de C. San Juan et de quelques autres ont réhabilité l'étude de "l'ocre", mais la notion de rituel reste toujours suspecte. Il est vrai que ce terme a longtemps servi à couvrir des ignorances et qu'il faut se défier de son emploi hors de propos. Mais de nos jours le danger serait plutôt dans son abandon quasi systématique au profit d'explications matérielles ou pratiques. Or, il n'est pas de société sans rites, et ceux-ci laissent souvent des traces, fussent-elles ténues. Avant de conclure à une activité rituelle, il est certes nécessaire de déterminer si des gestes utilitaires ne pourraient rendre compte des observations effectuées.

"Présente une connotation rituelle (...) toute activité ayant un caractère répétitif (...) qui ne s'explique pas par les besoins de la survie matérielle, et qui par conséquent ne relève ni du domaine technique, ni du domaine économique." (Gallay 1986 : 214). Il est certain que, mis à part sa répétitivité, les critères de détermination du phénomène sont négatifs, de sorte qu'il est toujours loisible d'évoquer un but pratique dont la raison nous échappe actuellement. C'est l'attitude la plus communément adoptée de nos jours. Ce fut la nôtre (Bégouën et Clottes 1981 : 183-184) au sujet d'esquilles osseuses plantées par les Magdaléniens dans de nombreuses fissures des parois dans la grotte d'Enlène. La prudence est nécessaire, mais trop de circonspection risque de nous faire passer à côté d'une réalité dont les innombrables exemples ethnologiques confirment l'importance. C'est ainsi que les dépôts de vestiges divers signalés dans les grottes ornées furent invariablement qualifiés de cachettes abandonnées ou d'objets perdus, avant que l'observation argumentée de leur caractère délibéré et répétitif ne fasse exclure ces hypothèses, celle de dépôts rituels devenant beaucoup plus vraisemblable (*op. cit.* : 182-184; cf. aussi Bégouën et Clottes 1982).

Le diffusionnisme fut une de ces modes généralisées, sous l'impulsion de Gordon Childe, mais aussi parce que "le recours explicatif à la diffusion a pour lui la facilité; c'est souvent un refuge, un procédé pour fuir le problème : on suppose une source étrangère" (Guilaine 1986 : 18). Les deux manifestations majeures de cette mode furent les migrations (ou invasions) et l'origine étrangère, généralement proche-orientale, de toute découverte et de tout progrès. J. Guilaine, dans le texte cité, estime que "la Préhistoire n'a pas complètement extirpé les vieux démons du diffusionnisme. Pourtant, plus nombreux sont les chercheurs qui refusent de se laisser entraîner dans des explications migratoires ou par trop événementielles."

En fait, sous les coups déjà anciens de spécialistes comme C. Renfrew, le diffusionnisme a bien passé de mode (Gallay 1986 : 61), et le danger actuel serait plutôt inverse, avec la recherche

à tout prix d'une évolution sur place des cultures (Binder et Courtin 1987 : 491) ⁷ ou le postulat trop exclusif du polygénisme des techniques et inventions (Camps 1987 : 211-212). ⁸ Après tout, dès que des textes existent, ils nous confirment la réalité des migrations et des invasions et leur rôle considérable dans le processus historico-culturel, ainsi que divers auteurs l'ont rappelé (Klejn 1980 : 290). La croyance en des vagues d'invasions suscita jadis des explications trop uniquement défensives pour certains sites néolithiques où l'on ne vit que grottes-refuges, enceintes, voire "châteaux" (le Lébus, dans l'Hérault). Maintenant, c'est l'inverse, les enceintes deviennent des parcs à bestiaux et les grottes-refuges des sites "spécialisés", à juste titre dans bien des cas sans doute, ⁹ mais la trop grande exclusivité de ces interprétations socio-économiques peut inspirer une crainte légitime.

D'autant que, si les phénomènes migratoires apparaissent avec l'Histoire, nous les retrouvons dès qu'on passe dans le Paléolithique, où les cartes de répartition (ou de mouvements de population) avec des flèches indiquant des sens de diffusion sont légion. Par exemple, dans un ouvrage tout récent (1989) sur le *Magdalénien en Europe*, pas moins de quatre articles contiennent des phrases qui seraient honnies si elles étaient consacrées à des périodes un peu plus tardives. ¹⁰ Si les paléolithiciens ont apparemment moins horreur du diffusionnisme que leurs collègues néolithiciens, c'est certainement en premier lieu parce que cette mode à son apogée fit moins de ravages dans le Paléolithique, et aussi en raison des comparaisons, explicites ou non, avec les civilisations historiques de chasseurs-collecteurs à qui il arrive de se déplacer sur d'assez grandes distances. Quoiqu'il en soit des causes, la mode anti-diffusionniste actuelle, bien qu'assez générale, est beaucoup plus marquée parmi les spécialistes de l'Holocène.

D'autres modes, de moindre ampleur, sont également *spécialisées* et occasionnent des divergences d'interprétation radicales selon que l'on est paléolithicien ou néolithicien. Ainsi, en octobre 1988, à l'occasion du Colloque de Chancelade sur le Magdalénien, le Dr. J. Gaussen avait organisé une exposition sur ses recherches dans la vallée de l'Isle et une visite de certains sites où plusieurs dizaines de spécialistes purent voir consécutivement les plans détaillés et les photographies de plusieurs structures magdaléniennes ainsi que des exemples *in situ*. Ces structures, généralement de forme rectangulaire et de tailles très diverses, étaient faites d'ensembles compacts de galets rubéfiés parfois sur la face supérieure et parfois sur la face opposée, ce qui indiquait que la rubéfaction ne résultait pas de simples feux à leur surface (cf. à ce sujet Gaussen 1980 : 122, 169, 188, 273-274). Aucun trou de poteau n'a jamais été découvert autour de ces structures, que le fouilleur estime constituer des assainissements de cabanes ou de

⁷ "Par réaction contre les excès diffusionnistes (...), on a insisté au-delà de toute mesure sur les capacités d'adaptation autonome des populations, face aux contraintes d'un environnement en constante évolution" (Binder et Courtin 1987 : 491), ce qui a conduit, entre autres, à multiplier indûment "les épi-ceci et les proto-cela" (*op. cit.*).

⁸ "Après les excès de la théorie diffusionniste érigée en système d'explication automatique de toute évolution culturelle et technique de l'humanité préhistorique, il ne faut pas, aujourd'hui, tomber dans les excès contraires et tout aussi ridicules fondés sur le polygénisme et l'évolution sur place" (Camps 1987 : 211-212).

⁹ Le lecteur constatera que je fais des efforts méritoires pour ne pas trop aller à l'encontre des modes actuelles ...

¹⁰ Par exemple, le Magdalénien de la Belgique est "intrusif", répond à un "mouvement migratoire", à une "colonisation de territoires" et une "diffusion" (Otte 1989 : 66-67; cf. aussi Pl. 10, p. 77 carte). Le Nord-Est de la France "aurait donc connu une alternance de phases d'occupation et d'abandon", avec "un Magdalénien classique venu du Sud" (David et Richard 1989 : 113). "On voit bien une culture orientale (...) arriver dans la vallée du Loing avec ses traditions culturelles", le "sens de la migration" est mentionné, les Hambourgiens auraient connu "une migration lente de 800 km" (Allain 1989 : 200). Dans le Bassin Parisien, on parle de la "pénétration magdalénienne", d' "incursions" (Schmider 1989 : 219), de "l'arrivée des Badegouliens" (p. 220), d'un "itinéraire de migration est-ouest" (p. 228).

huttes. Cette interprétation, habituelle pour ce type de vestiges (*op. cit.*, : 49-51), n'a pas été contestée, ni depuis la parution de l'ouvrage ni lors du Colloque de Chancelade.

Or, à peu près à la même époque où sortait le livre du Dr. Gaussen, étaient publiées des structures rectangulaires à galets rubéfiés, d'aspect assez voisin, mais néolithiques cette fois, mises au jour à Villeneuve-Tolosane (Haute-Garonne). Deux explications possibles furent alors avancées et discutées : soit des fonds de cabanes (hypothèse classique, admise jusque-là pour des structures identiques et de même époque, dans la même région, à Saint-Michel-du-Touch), soit des aires de combustion, sortes de fours polynésiens (Clottes, Giraud, Rouzard, Vaquer 1981 : 126-128).

Par la suite, aucune des deux hypothèses ne put être ni prouvée ni contredite.¹¹ Néanmoins, dix ans plus tard, il existe un assez large consensus parmi les néolithiciens pour admettre une utilisation exclusive comme fours de ces structures chasséennes : "Les nombreuses structures découvertes dans ces enceintes, rondes ou rectangulaires et empierrées de galets chauffés sont actuellement considérées comme des structures de combustion, et non comme des 'fonds de cabane' " (Gutherz 1989 : 121; cf. aussi Vaquer 1981; Vaquer et Claustre 1989 : 19), alors que "paradoxalement (...) on ne sait presque rien des habitations elles-mêmes" (Gutherz 1989 : 121), ce qui pourrait au moins laisser la place à quelque doute. En outre, selon un processus que nous avons mentionné plus haut, l'hypothèse admise comme un fait acquis sert ensuite de tremplin à d'autres hypothèses d'ordre sociologique : "La présence de grandes structures de cuisson destinées probablement à de grands repas cérémoniels" est l'une des idées majeures qui incitent les auteurs à envisager l'existence de "chefferies" (Vaquer et Claustre 1989 : 19). Le glissement est patent, depuis des structures dont l'interprétation "reste toujours problématique" (Guilaine et Demoule 1986 : 449) à des fours avérés, puis à de grands repas cérémoniels, puis à des chefferies.

La nature réelle de ces structures n'est pas notre sujet et nous n'en discuterons pas. Quelle qu'elle soit, l'effet de mode est d'autant plus remarquable qu'il fonctionne dans les deux sens, puisque les paléolithiciens qui ont mentionné *ces mêmes structures de Villeneuve-Tolosane* en sont restés, eux, à l'hypothèse de "surfaces d'occupation » pavées (Delporte 1984 : 104) et de fonds de cabanes (Bahn 1983 : 201-203) !...

Ainsi, non seulement la communauté des préhistoriens se divise devant des structures très proches les unes des autres selon qu'elles sont magdaléniennes ou chasséennes, mais en outre ces dernières sont interprétées différemment en fonction des traditions de pensée des divers auteurs, et cela bien que l'hypothèse des fours puisse aussi bien s'insérer dans des modèles ethnologiques pléistocènes : on verrait alors des sites "d'aggrégation" saisonniers et des

¹¹ J. Vaquer a fait des expériences de chauffage de galets, d'où il résulte qu'ils peuvent fort bien cuire diverses catégories de nourriture : "Il a pu être démontré que ces dispositifs fonctionnaient très efficacement en tant que fours" (*in* Guilaine 1986 : 180). En toute rigueur, cela signifie :

1. que cette hypothèse est envisageable;
2. mais cela ne *prouve* aucunement que cette utilisation fut celle des Néolithiques;
3. cela n'exclut pas un autre type d'utilisation pour certaines au moins de ces structures, dont les formes divergent fortement;
4. l'hypothèse inverse, c'est-à-dire l'adéquation de ces structures à l'assainissement de fonds de cabanes, n'a pas été testée expérimentalement. Si elle l'était et qu'il soit prouvé, comme il est probable, que les galets brûlés assainissent bien le sol, cela ne signifierait pas davantage que c'est cette dernière hypothèse qui doit être retenue et que celle des fours polynésiens doit être rejetée.

rassemblements magdaléniens autour de repas communautaires... L'acceptation, ou non, de ces idées répond donc bien dans un cas à une tradition de pensée, dans l'autre à une mode récente.

Il existe aussi des effets de mode qui ne concernent pas une communauté mais sont d'importance plus réduite, à l'échelle de quelques chercheurs seulement, voire d'un seul. Deux exemples de ces *modes ponctuelles* seront cités. Ils ont tous deux trait au mégalithisme et à ce que l'on pourrait appeler le "mirage atlantique", car les dolmens de l'Ouest de la France, par leur variété, leurs dimensions, leur ancienneté, leur nombre, mais également la qualité des recherches dont ils ont été et sont l'objet, font figure de pôle du mégalithisme national. Cette position exerce un effet attractif et suscite des imitations.

Le Dr. J. Arnal, qui fut un excellent préhistorien et à qui l'on doit le renouveau des études néolithiques dans le Midi de la France, ne voulut jamais démordre, pendant trente ans, de l'antiquité des dolmens méridionaux qu'il continua toute sa vie à attribuer systématiquement aux Chasséens, désirant obstinément leur prêter une ancienneté comparable à celle des dolmens atlantiques, alors qu'aucune découverte ou datation pendant toutes ces années n'est venue corroborer ses dires.

Dans le domaine des architectures, B. Pajot s'est lancé sur une voie semblable. Dans son cas, l'effet de la mode est plus évident encore, car il a modifié sans explication et pour les besoins de la cause son interprétation des constatations qu'il avait faites lui-même sur ses propres fouilles. En effet, ayant mis au jour des murettes bâties autour de la chambre sépulcrale dans le tumulus d'un dolmen du Bas-Quercy (le Frau 3, à Cazals, Tarn-et-Garonne), il constatait en 1984 que "ces structures sont toujours étayées par un remblai périphérique, qui conditionne la forme externe du tumulus" (Pajot 1984 : 92). Elles avaient donc un but pratique aisé à comprendre; empêcher l'effondrement rapide des murettes. Or, trois années plus tard, "cette masse n'est pas due à un apport intentionnel, mais à l'éboulement progressif des matériaux du tumulus" (Pajot 1987 : 39). La raison de ce changement d'optique est que l'auteur a décidé que les murettes qui circonscrivent les chambres devaient être des structures entièrement apparentes (alors qu'il se posait seulement la question d'une apparence partielle en 1984), et cela à l'instar des monuments parementés du Centre-Ouest. Il montre à ce propos le bout de l'oreille lorsqu'il écrit qu'il a élucidé "localement un problème déjà formulé et résolu ailleurs, notamment en Bretagne et en Vendée" (p. 6). Le désir d'imitation a joué et, sans apport archéologique qui aurait pu justifier un tel changement, puisque la fouille était depuis longtemps terminée et que les dolmens fouillés entre-temps ont révélé des structures rigoureusement identiques à celles du premier, les observations princeps effectuées au moment de la fouille et de la première publication s'en sont trouvées profondément modifiées.

On le voit, les conséquences d'une mode ne sont pas minces, puisqu'elles peuvent amener un même spécialiste à contredire ses propres observations de terrain. Incidemment, cet exemple illustre aussi l'illusion d'une archéologie empirique et positiviste où les vestiges parleraient d'eux-mêmes. Le chercheur cité, B. Pajot, procède à ses fouilles avec toute la minutie voulue et sa compétence de fouilleur n'est pas en cause. Or, le mode de dépôt des matériaux amoncelés pour étayer une murette est différent d'un éboulement de structures bâties et cela ne peut manquer d'être remarqué sur le terrain, ce qui fut fait initialement. C'est l'évolution du modèle explicatif qui a entraîné, *a posteriori*, une modification radicale de l'observation elle-même. Il va de soi que, une fois la mode bien implantée et le modèle prenant alors valeur de dogme, les

observations à venir, à la fois de l'intéressé et de ses imitateurs éventuels, risquent fort d'en être sensiblement affectées.

La mode produit ainsi un effet cumulatif dont il est difficile de mesurer les conséquences, puisque cet effet s'étoffe avec le temps et se renforce constamment, chaque découverte ou interprétation nouvelle allant forcément dans le sens du modèle initial et le confortant.¹² L'aboutissement ultime d'une mode, dans le domaine de l'interprétation, est une réalité faussée, ne serait-ce que parce que des hypothèses alternatives sont occultées, minimisées ou délibérément rejetées, souvent sans examen sérieux et en quelques mots méprisants, puisqu'il s'agit d'explications "anciennes", donc forcément périmées.

En d'autres domaines, le second effet négatif majeur est le gaspillage, en temps et en argent qui auraient pu plus utilement être dépensés ailleurs, dans le cas d'analyses abusives ou de fouilles à l'intérêt scientifique douteux, qu'il s'agisse d'hyperminutie injustifiée ou de recherches onéreuses sur des sites dont le seul mérite est que les frais de la fouille sont à la charge de l'aménageur.

La mode, c'est son grand avantage, finit toujours pour tourner, mais non sans avoir causé des dégâts qui, dans le cas des gaspillages, sont irréversibles.

En revanche, il ne faudrait pas, sous prétexte de mode, s'accrocher à une conception figée de la recherche qui ne conduirait qu'à la stérilité. Les changements de perspectives et de méthodes, l'apport raisonné de l'archéométrie concourent à un développement souhaitable de notre discipline, dont les nombreuses facettes sont tour à tour mieux éclairées.

Remarquons à ce propos que, si la mode affecte bien des chercheurs, sous de multiples formes et les moins légitimes, assez paradoxalement les institutions les plus vénérables, telles le C.N.R.S. et l'Université, font preuve d'une incroyable inertie pour traduire dans les faits non point certes les modes au sens péjoratif du terme (on ne le leur demande pas!), mais les tendances les mieux assurées et les plus prometteuses de la recherche.

C'est ainsi que de nombreuses disciplines admises comme des auxiliaires indispensables de la recherche moderne (tracéologie (cf. Plisson 1988), malacologie, paléozoologie, anthropologie physique, etc. etc. sont mal loties ou pas du tout (Berthoud 1984), au point qu'il a fallu qu'en 1989 la Sous-Direction de l'Archéologie sorte quelque peu de son rôle et essaye de donner un exemple incitatif en créant un poste de spécialiste en anthropologie physique. Quant aux universités, la carence des postes en Archéologie et surtout en Préhistoire, alors que ces disciplines connaissent une vogue sans précédent dans notre société, est de triste notoriété publique. Dans ce cas, on souhaiterait une plus grande réceptivité et une meilleure adéquation aux tendances du temps...

*

* *

¹² A. Leroi-Gourhan a bien perçu et décrit ce phénomène, lourd de conséquences et qui engage l'avenir : "Expliquer prématurément, étant donné la facilité avec laquelle une hypothèse séduisante est admise comme un fait probant, conduit à créer des écrans qui masquent pour longtemps une réalité qui a pu échapper au premier chercheur" (Leroi-Gourhan et Brézillon 1972 : 261).

Le but de ce article ne fut jamais de dresser un panorama ou un état de la recherche archéologique en France, vue sous un angle uniformément critique. Dans l'ensemble, malgré les graves carences citées ci-dessus sur le plan institutionnel, elle fait fort bonne figure dans le contexte européen et même mondial, comme en témoignent les trois gros ouvrages de synthèse publiés à peu près en même temps à la fin de l'année 1989 : *Le Temps de la Préhistoire*; *De Lascaux au Grand Louvre*; *Archéologie de la France*.

Mais toute médaille a son revers, et c'est une petite partie de celui-ci qui a été analysée, partant du principe que la recherche, pour être scientifique, exige la lucidité.

En théorie, nous essayons tous de découvrir *la* réalité objective, alors qu'en fait nous interprétons des données au moyen de schémas mentaux qui varient d'une époque à l'autre en fonction de nombreux paramètres dont celui de la mode. Les schémas les plus modernes n'offrent pas nécessairement davantage de garanties d'objectivité que les schémas antérieurs ¹³, bien que chaque époque pense détenir *la* vérité ou du moins marquer un progrès certain dans son approche par rapport à ce qui précède, ce qui est loin d'être prouvé.

Améliorer nos processus interprétatifs et accroître leur objectivité nécessite un effort constant de rigueur et de distanciation pour ne pas être dupes des facilités de pensée, des commodités et confortables imitations que nous offre la mode, car elle intercale bien un véritable "prisme déformant" entre l'observateur et son objet d'étude, comme il fut dit en exergue, et elle génère des abus nombreux. Une prise de conscience de l'importance et de la généralité des phénomènes de ce type, dont les dangers nous menacent à tout moment, est le préalable indispensable à tout effort vers une objectivité accrue.

Janvier 1990.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAIN, J. 1989. La Fin du Paléolithique supérieur en région Centre. In *Le Magdalénien en Europe*, Actes du Colloque de Mayence, 1987. Liège, ERAUL 38 : 193-217.
- AUDOUIN, F. et PLISSON, H. 1982. Les ocres et leurs témoins au Paléolithique en France : enquête et expériences sur leur validité archéologique. *Cahiers du Centre de Recherches préhistoriques*, Université de Paris I, 8 : 33-80.
- BAHN, P.-G. 1983. The Neolithic of the French Pyrenees. In SCARRE, Ch. ed. *Ancient France*. Edinburgh, The University Press : 184-222.
- BÉGOUËN, R. et CLOTTES, J. 1981. Apports mobiliers dans les Cavernes du Volp (Enlène, les Trois-Frères, le Tuc-D'Audoubert). *Altamira Symposium* : 157-188.
- BÉGOUËN, R. et CLOTTES, J. 1982. Des ex-votos magdaléniens ? *La Recherche* 13, 132 : 518-520.

¹³ "The belief that recent theories are more realistic than old ones is simply untenable." (Tangri 1989 : 87).

- BERTHOUD, Th. 1980. De la fouille au laboratoire. In SCHNAPP, A. ed. *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette, 135-146.
- BERTHOUD, Th. 1984. Les sciences de la nature et l'archéologie : rapport sur la situation de la recherche française. *Nouvelles de l'Archéologie* 16 : 49-61.
- BINDER, D. et COURTIN J. 1987. Nouvelles vues sur les processus de néolithisation dans le sud-ouest de la France : "Un pas en avant, deux pas en arrière". In *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Actes du Colloque international du CNRS de Montpellier (26-29 avril 1983). Paris, éd. du CNRS : 491-499.
- BINFORD, L. 1980. Le rôle de l'ethnoarchéologie dans la recherche archéologique. *Nouvelles de l'Archéologie* 4 : 31-33.
- BODU, P., KARLIN, C. et PLOUX, S. (sous presse). Who's Who ? The magdalenian flint knappers of Pincevent. In *Actes du Colloque International de Neuwied* : "The Big Puzzle", International Symposium on refitting, sept. 1987. (BAR International Series).
- BOSTYN, F. et VALLIN, L. 1988. Archéologie et grands travaux; ouvrons le débat ! *Nouvelles de l'Archéologie* 32 : 10-12.
- CAHEN, D., KARLIN, C., KEELEY, L.-H. et VAN NOTEN, F. 1980. Méthodes d'analyse techniques, spatiale et fonctionnelle d'ensembles lithiques. *Helinium* 20 : 209-259.
- CAMPS, G. 1979. *Manuel de recherche préhistorique*. Paris, Douin éd., 448 p., 211 fig., V tabl.
- CAMPS, G. 1987. Le Mouton au Néolithique ancien dans les pays de la Méditerranée occidentale. In *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Actes du Colloque international du CNRS de Montpellier (26-29 avril 1983). Paris, éd. du CNRS : 209-214.
- CAMPS-FABRER, H. 1988. L'industrie osseuse préhistorique et la chronologie. *Travaux et Mémoires du Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des Pays de la Méditerranée occidentale*, Université de Provence : 19-29.
- CHALMERS, A.-F. 1978. *What is this thing called science ?* Open University Press, Milton Keynes.
- CLEUZIQU, S. et DEMOULE, J.-P. 1983. Compte rendu de KLEJN, L.-S. *Archaeological Typology*. Oxford, 1982, BAR International Series 153. *Nouvelles de l'Archéologie* 11 : 100.
- CLEUZIQU, S. et DEMOULE, J.-P. 1980. Enregistrer, gérer, traiter les données archéologiques. In SCHNAPP, A. ed. *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette : 87-132.

- CLEUZIOU, S. et DEMOULE, J.-P. 1980. Situation de l'archéologie théorique. *Nouvelles de l'Archéologie* 3 : 7-15.
- CLOTTES, J., GIRAUD, J.-P., ROUZAUD, F. et VAQUER, J. 1981. Le village chasséen de Villeneuve-Tolosane (Haute-Garonne) : Fouilles 1978. In *XXIe Congrès préhistorique de France*, Quercy, 1979. Paris, Société préhistorique française; 116-128.
- COURBIN, P. 1987. André Leroi-Gourhan et la technique des fouilles. *Bulletin de la Société préhistorique française* 84, 10-12 : 328-334.
- DAVID, S. et RICHARD, H. 1989. Les cultures du Tardiglaciaire dans le nord-est de la France. In *Le Magdalénien en Europe*, Actes du Colloque de Mayence, 1987. Liège, ERAUL 38 : 101-153.
- DELPORTE, H. 1984. *Archéologie et Réalité : essai d'approche épistémologique*. Paris, Picard éd., 142 p., 34 fig. en h.t.
- D'ERRICO, F. 1989. Reply to A. Marshack. *Current Anthropology* 30, 4 : 494-500.
- DUDAY, H. et MASSET, C. 1987. *Anthropologie physique et archéologie*. In *Actes du Colloque de Toulouse*, novembre 1982. Bordeaux, CNRS, 406 p.
- GALINIÉ, H. 1980. De la stratigraphie à la chronologie. In SCHNAPP, A. ed. *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette : 63-85.
- GALLAY, A. 1986. *L'archéologie demain*. Paris. Belfond, Science. 330 p., 64 fig..
- GARANGER, J. 1986. Rapport de conjoncture du CNRS (section 33). *Nouvelles de l'Archéologie* 23 : 19-24. (Avec la collaboration de F. AUDOUZE et D. KARLIN).
- GARDIN, J.-C. 1979. *Une archéologie théorique*. Paris, Hachette.
- GAUSSEN, J. 1980. *Le Paléolithique supérieur en Périgord*. Paris, éd. du CNRS, XIVe suppl. à *Gallia Préhistoire*. 300 p., 135 fig., VIII pl. h.t.
- GOUDINEAU, Ch. et GUILAINE, J. 1989. Les transformations de l'Archéologie en France. In *Archéologie de la France : 30 ans de découvertes*. Paris, Ministère de la Culture, de la Communication, des Grands Travaux et du Bicentenaire, Réunion des Musées nationaux : 18-28.
- GUILAINE, J. 1986. *La Préhistoire, d'un continent à l'autre*. Paris, Larousse, 192 p., fig.
- GUILAINE, J. et DEMOULE, J.-P. 1986. La Recherche néolithique française aujourd'hui. In *Le Néolithique en France*. Paris, Picard éd. : 447-453.

- GUTHERZ, X. 1989. L'évolution du village dans le Néolithique du Midi de la France. In *Le Temps de la Préhistoire*. Paris, Société préhistorique française, éd. Archéologia, T. 2 : 118-123.
- KLEJN, L.-S. 1980. Panorama de l'archéologie théorique. In SCHNAPP, A. éd. *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette : 263-303.
- KLEJN, L.-S. 1982. *Archaeological Typology*. Oxford, BAR International Series 153, 321 p., 25 fig.
- LANGOUËT, L. 1979. L'impact des méthodes scientifiques de datation en archéométrie. *Nouvelles de l'Archéologie* 1, 1979 : 19-22.
- LEROI-GOURHAN, A. et BRÉZILLON, M. 1972. *Fouilles de Pincevent : essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien : la section 36*. Paris, éd. du CNRS, VIIe suppl. à *Gallia Préhistoire*.
- LEWIS-WILLIAMS, J.-D. et DOWSON, T.-A. 1989. Theory and data : a brief critique of A. Marshack's research methods and position on Upper Palaeolithic Shamanism. *Rock Art Research* 6, 1 : 38-53.
- MARSHACK, A. 1972. *The Roots of civilization*. New York, ed. Mac Grant Hill Book Company, 413 p., 224 fig.
- NOUGIER, L.-R. 1984. *Premiers éveils de l'Homme*. Paris, éd. Lieu Commun, 335 p., 40 fig., 27 pl.
- OLIVE, M., 1988. *Une habitation magdalénienne d'Etiolles : l'unité, P15*. Paris, Mémoire de la Société préhistorique française, 20. 2 vol., 175 p., 33 fig., XVII tabl, 69 pl.
- OTTE, M. 1983-1984. Compte rendu du Congrès d'Archéologie théorique Cardiff (G.-B) 12-14 déc. 1983. *Nouvelles de l'Archéologie* 14 : 51-52.
- OTTE, M. 1989. La Magdalénien de Belgique : un aperçu. In *Le Magdalénien en Europe*, Actes du Colloque de Mayence, 1987, Liège, ERAUL 38 : 63-80.
- PAJOT, B. 1984. Le dolmen 3 de la Ferme du Frau (Cazals, Tarn-et-Garonne) : note préliminaire. *Travaux de l'Institut d'Art préhistorique*, Université de Toulouse Le Mirail, XXVI : 91-100.
- PAJOT, B. 1987. Fouilles récentes de quelques dolmens du Quercy : les données architecturales et leur interprétation. *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France* XLVII : 5-48.
- PICON, M. 1979. Archéologie et Archéométrie. *Nouvelles de l'Archéologie* 1 : 6-9.

- PIGEOT, N. 1983. *Le Magdalénien de l'unité U5 d'Etiolles : étude technique, économique, sociale par la dynamique du débitage*. Paris, Université de Paris I, 3 vol. (Thèse de 3ème cycle).
- PLISSON, H. 1988. Tracéologie lithique : les raisins sont-ils trop verts ? *Nouvelles de l'Archéologie* 34 :
- PLOUX, S. 1989. *Approche méthodologique de la variabilité des comportements techniques individuels : l'exemple de quelques tailleurs magdaléniens de Pincevent*. Paris, Université de Paris, X (Thèse de 3ème cycle).
- SACKETT, J.-R. 1981. From de Mortillet to Bordes : a century of French palaeolithic research. In DANIEL, G.I. ed. *Towards a History of Archaeology*. Londres, Thames and Hudson : 85-99.
- SACKETT, J.-R. 1981. La "New Archaeology". *Nouvelles de l'Archéologie* 22 : 16-20.
- SCHMIDER, B. 1989. Le Magdalénien dans le centre du Bassin Parisien : les gisements, l'industrie lithique. In *Le Magdalénien en Europe*, Actes du Colloque de Mayence, 1987. Liège, ERAUL 38 : 219-237.
- SCHNAPP, A. ed., 1980. *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette, 320 p., fig.
- TANGRY, D. 1989. Science, Hypothesis testing and prehistoric pictures. *Rock Art Research* 6, 2 : 83-95.
- UTRILLA, P. 1990. Bases objectives de la chronologie de l'art mobilier paléolithique sur la côte cantabrique. In J. CLOTTES, éd. : *L'Art des Objets au Paléolithique. 1. L'art mobilier et son contexte*, Colloque international Foix-le Mas-d'Azil, 16-21 nov. 1987. Paris, Ministère de la Culture : 87-99. (Actes des Colloques du Patrimoine, 8).
- VALLADAS, H. REYSS, J.-L., JORON, J.L., VALLADAS, G., BAR YOSEF, O. et VANDERMEERSCH, B. 1988. Thermoluminescence dating of Mousterian "Proto-Cro-Magnon" remains from Israël and the origin of modern man. *Nature* 331 : 614-616.
- VAQUER, J. 1981. D'étranges fosses néolithiques. *La Recherche* 124 : 882-883.
- VAQUER, J. et CLAUSTRE, F. 1989. Recherches sur les enceintes du Languedoc occidental. In *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés*, Mémoires de la Société languedocienne de Préhistoire 2 : 9-20.
- WHALLON, R. 1985-1986. Situation de l'archéologie théorique en Amérique du Nord, 1985. *Nouvelles de l'Archéologie* 22 : 22-30.